

Dimensions profondes de la sauvegarde du Climat

Nous devons développer une relation nouvelle à la « Terre-Mère »

Otto Ulrich

Résumé

Soudain le progrès veut dire qu'il ne s'agit plus d'un devenir-plus-effectif-du-devenu, mais plutôt d'une reconnaissance des lois du vivant — ce qui nous force à repenser le sociétal à partir de la perspective de ce qui devient. Ce revirement de l'orientation du regard vers le vivant doit commencer à la base même de la cause originelle de notre action : la vision de notre planète comme une formation morte au lieu que celle antique de la « Terre-Mère ».

Terre et être humain se trouvent dans une interaction évolutive et avec cela dans une interdépendance vivante réciproque. Autrement qu'aujourd'hui, sa relation était autrefois de nature harmonieuse. Celle-ci libérerait aujourd'hui encore le potentiel inconnu ce qui promet rien qu'un avenir vivant pour la Terre et l'être humain, un avenir qui est donc à regagner avec un climat de nouveau calmé. À l'exemple de l'eurythmie curative je vais tenter d'indiquer une caractéristique de ce genre non-technique de perspectives de calme.

Contenu

1. Introduction : sur la voie du *statu quo*
2. Superficies : le « paquet-climat » et le contrainte de croissance
3. Comprendre un développement comme une métamorphose
4. « Vie de la Terre »
5. Le devenir comme échelle de mesure
 - 5.1. La prochaine poussée de technologie
 - 5.2. Eurythmie curative — une « technologie divine »
6. Bilan d'ensemble

Au sujet de l'auteur

Otto Ulrich est né en 1942, ingénieur physicien et (Dr. rer. pol.) en science politique. À la Chancellerie fédérale, il eut l'occasion de nombreuses années durant de se préoccuper de questions transversales en matière de politique de technologie internationale. Il est l'inventeur du jeu de conférence sur le climat mondial « *Cooling down* », certifié par l'UNESCO.

1. Introduction : sur la voie du *statu quo*

« La dernière chance pour notre Terre »¹ sera gaspillée, si nous n'apprenons pas à innover au vrai sens du terme, c'est-à-dire à créer du neuf, à savoir ce qui a déterminé l'action des êtres humains depuis des millénaires : ici il s'agit de voir de nouveau la « Terre-Mère » comme notre pays natal, et de la redécouvrir de neuf. C'est elle qui, effectivement, nous maintient en vie, nous protège, nous nourrit, nous donne une retraite. Mais nous, nous l'appauvrissons dans les ressources naturelles qu'elle nous donne, nous la sacrifions par les interventions de plus en plus efficaces de nos machines d'exploitation affamées et dévorantes.

Mais pour finir — aussi surprenant que cela puisse sembler de manière imprévisible, de sorte même qu'on ne peut plus le nier — elle commence à se défendre et nous contraint à nous réveiller de manière à ce que nous redécouvrons ce qui fut corrompu par les sciences [y compris et surtout la science politique, *ndf*], la technologie et la contrainte de croissance : elle exige, ainsi semble-t-il — un nouvel alignement, un changement de perspective. Nous nous voyons contraints à repenser la société de façon nouvelle, à partir de la perspective du devenir : conformément aux lois du vivant — et d'agir d'après ces lois. Il vaut de nous remplir cet élément nouveau par des contenus — le « paquet du climat », considéré isolément, n'ouvrant pour cela quant à lui et à cette fin-ci aucunes perspectives.

Ce changement de perspective doit commencer par la clarification des fausses prémisses pour notre agir actuel : celle de l'erreur de voir en la « Terre-Mère » seulement un « être » mort. C'est précisément à cause de cela que nous ignorons et que nous refusons le fait que la Terre soit un être d'âme qui doit être considérée comme lieu de résidence des ancêtres et corps vivant des Dieux — comme c'était jadis usuel de le faire.

Alexander von Humboldt parvint, en 1884, — comme sa biographe Andrea Wulf l'écrit² — avec son grand *Cosmos, l'esquisse d'une considération physique du monde*, à rendre la nature proche à deux générations d'étudiants, de scientifique et d'artistes. Car il exigeait pour cela « de décrire la nature avec une précision scientifique ». Humboldt amena aussi l'autre grand descripteur de la nature, Henry David Thoreau, avec son ouvrage *Forêts* (1848) « à mettre en harmonie la science de la nature et l'imagination, le particulier et le tout, l'effectif et le merveilleux ». Thoreau aujourd'hui fait partie des écrivains sur la nature les plus souvent lus.

¹ Käppner Joahim : *Die letzte Chance für unsere Erde [La dernière chance pour notre Terre]* — Edition Süddeutsche Zeitung, Munich 2018.

² Wulf Andrea : *Alexander von Humboldt und die Erfindung der Natur [A. v. H. et la découverte de la nature]*, Munich 2015.

Au crépuscule d'un tel savoir, Carl Gustav Carus fut en mesure de publier ses *Douze lettres sur la vie de la Terre*, en 1841.³ Il y décrit de multiples rythmes de la vie de la Terre — ce qui donne la chance, comme cela se laisse démontrer, de formuler une perspective inhabituelle.

En 1988, la magazine US *Time* élut la planète Terre « *Homme de l'année* », pour attirer l'attention de manière satyrique, car il s'agissait cette fois de la placer au centre des intérêts du monde, car des catastrophes écologiques étaient déjà à l'ordre du jour à l'époque.⁴

Toujours est-il que cela a dû être un choc, au moment où en 1972, le *Club de Rome* présenta l'étude sur les *Limites de la croissance*, avec un message clair adressé aux porteurs décisionnels des nations industrielles que cela ne pouvait plus continuer : l'explosion démographique et le fossé entre le Nord et les pays en voie de développement en appelaient à des solutions globales. En 1980, le *Rapport aux présidents — Global 2000* — constatait sans qu'on ne puisse plus se méprendre : la Terre et l'environnement sont malades. Ces études connurent des tirages élevés, mais rien ne changea dans les coutumes d'exploitation adoptées jusqu'alors — ni dans l'indice du chômage pour le politique sur ce domaine. Il ne fut donc pas surprenant que le nouveau rapport du *Club de Rome : 2052*, paru en 2012 et livra un « pronostic global pour les 40 ans à venir » tout en constatant qu'il était plus que nécessaire de « se faire du souci pour l'avenir de l'humanité et de la planète. »⁵

Ce sont des avertissements dans une perspective globale. En 1978 parut un *Rapport du gouvernement fédéral au sujet de la politique environnementale* — pour celui qui veut réellement savoir ce qui en échoit pour l'humanité sous la forme d'un « devoir, d'une obligation ». Il y est dit par exemple — bien entendu en 1978 :

« ... En prolongeant la tendance actuelle dans la consommation des énergies fossiles — à laquelle la République Fédérale d'Allemagne contribue en tant que pays hautement industrialisé — cela laisse apparaître la possibilité de la fonte des masses glacières arctiques et la vraisemblance du déplacement des zones climatiques avec une augmentation dangereuse du taux de CO₂. Il faut vigoureusement attirer l'attention que sous cet aspect, la consommation croissante des combustibles fossiles est porteuse de nombreux risques ».⁶

Martin Jänicke écrivait, dans son ouvrage paru en 1979, qui reste toujours remarquable : *Comment le système industriel profite de ses anomalies* :

« Sous le mot d'ordre de la production du risque industriel, un domaine hautement complexe mérite une attention particulière, celui de la machinerie spécialisée d'élimination des rejets qui sont bel et bien les plus intraitables : le domaine des risques climatiques de la manière dont ils naissent par la combinaison du chauffage direct dans les agglomérations et l'augmentation simultanée des effets de serre par le CO₂. Leurs potentiels de nuisance s'étendent de la destruction des récoltes par la sécheresse comme par l'inondation jusqu'aux chutes de production par manque d'eau ou chaleur extrême. »⁷

Et Otto Ulrich écrivait pareillement en 1979 sur ce sujet, dans son ouvrage *Limites de charge écologique comme nécessité pour une réforme du système des industries* :

« Le danger d'un changement climatique introduit par des activités humaines — plus précisément par le développement de la société industrielle — signale une impossibilité de trouver une issue, si les contraintes actuelles, c'est-à-dire la conception qu'une hausse du produit national brut, conditionne tout l'avenir d'une consommation d'énergie croissante, comme facteur de production, en étant conduite par le juridique, afin que des droits déterminant l'avenir soient concédés. »⁸

À cette époque déjà, et donc voici tout juste 40 ans, on exhortait à ce qui continue d'être exigé aujourd'hui : découpler la dépendance de croissance et la consommation d'énergie, une exigence qui n'est pas solutionnée, ni par des renforcements d'efficacité énergétique pas plus qu'on ne peut la résoudre par « un développement durable », mais une exigence absolument indispensable au plan politique du climat. Il est indispensable d'acquiescer, comme cela sera à montrer, en toute première lieu, une autre compréhension que celle quantitative de la notion de croissance ou de

³ Carus, Carl Gustav : *Zwölf Briefe über das Erdleben [Douze lettres sur la vie de la Terre]*, Stuttgart 1986.

⁴ Cité d'après Rohbach, Klaus : *Die Erde als Ganzes — ein lebendiger Organismus [La Terre comme un tout — un organisme vivant]*, dans : Göpgert, Christoph (éditeur) : *Das lebendige Wesen der Erde. Zum Geographieunterricht der Oberstufe [L'être vivant de la Terre. Pour l'enseignement de géographie au niveau secondaire]*, Stuttgart 1999, 5^{ème} édition.

⁵ *Ebenda*.

⁶ Voir *Umweltgutachten 1978. Bundestagsdrucksache 8/1928 du 19.9.1978*.

⁷ Jänicke, Martin : *Wie das Industriesystem von seiner Mißständen profitiert [Comment le système de l'industrie profite de ses anomalies]* Opladen 1979.

⁸ Ulrich Otto : *Ökologische Belastungsgrenzen als Notwendigkeit zur Reform des Industriessystems [Limites de charge écologique comme nécessité pour une réforme du système industriel]* Thèse Freie Universität Berlin, 1979

« développement ». Mais à quoi pourrait nonobstant ressembler celle-ci et est-ce qu'elle résoudrait à fond pour autant le problème du réchauffement atmosphérique conditionné par le CO₂ ?

Aujourd'hui le mouvement *Freidys for future* est juché sur les épaules d'un mouvement en faveur de l'environnement qui a mondialement grandi pendant des décennies — que soient désignés ici : *Global 2000*, *350.org*, *Extinction Rebellion* ou encore, par exemple, les activistes de la forêt de Hambach, *Ende Gelände*, et d'autres mouvements environnementaux ou de protection du climat. Mais cela révèle aussi que les défis du *Club de Rome* n'ont rien perdu de leur actualité.

Considérée autrement cette situation soulève la question de savoir si le politique, l'état, dût être la seule et première adresse à laquelle il faille nécessairement se rendre, comme cela est usuel aujourd'hui, pour les mouvements de protection de l'environnement, afin de présenter et concrétiser leurs exigences envers une « autre politique climatique allant plus loin ». La question se pose de quel aspect devrait prendre un programme politique qui se sentît obligé de respecter ce qui devient, le vivant, ou bien le processus d'un développement intégrant à l'avenir ce qui est en devenir. Ou bien encore de savoir si une telle invitation demeure encore par trop étroite, parce qu'aujourd'hui il n'y a même pas de vision, ou selon le cas de débat, sur comment le « devenant », le vivant, pût être mis à la base du politique — principalement encore dans la mesure où celle-ci, la politique, fût encore « un endroit » adapté pour cela ? [C'est une des questions urgentes face à laquelle le président Macron en France, qui se voit retardé et même freiné dans son projet de réforme des retraites — un projet plus concocté à l'intention de *Black Rock* que pour les vraies personnes concernées — va être confronté dans les trois ans qui lui restent, parce qu'il ne parvient toujours pas à définir clairement une vision écologique à venir immédiate, parce que désormais urgente. *Ndt*] Il est manifeste que nous devons continuer de scruter l'horizon, bien au-delà de la manière aveugle, conventionnelle, de considérer l'avenir, toujours à la recherche d'autres amorces que celles technologiques ou politiques.

Une autre question lourde d'avenir c'est celle de savoir comment se laissât déployer tout le potentiel inhérent au vivant lui-même ? [une question qui anime constamment le cœur du bio-dynamiste ! (Voir les textes et la recherche D'Alain Morau dans *Die Drei* 6 & 10/2018 ; 5 & 12/2019, traduits tous les 4 en français). *Ndt*]

La science spirituelle devrait-elle adopter la tâche, comme le propose Andreas Neider, de placer le comportement de l'être humain à l'égard de la nature sur une autre base que celle seulement matérielle ?⁹

Tout d'abord tous les partis politiques doivent ici se dérober. Parce qu'ils sont (encore) incapables de formuler et de proposer un programme de gouvernement cohérent aux plans social et écologique qui se sente engagé de manière juste vis-à-vis du climat — et directement aussi au niveau global, parce que justement, il n'y a pas encore eu de débat sur le problème de savoir comment l'être humain pût en revenir à une relation harmonieuse avec la nature et donc avec la « Terre-Mère ».

Pourquoi donc, peut-on s'interroger, nous trouvons-nous toujours et encore, selon toute apparence, aux commencements ? La catastrophe climatique est prouvée, de puissantes et grandissantes manifestations remplissent les rues et les places ; les livres sur les défis globaux sont (apparemment) tous écrits, les sciences climatiques ne cessent de fournir des données confirmant et garantissant le réchauffement. Et pourtant le malaise croît en tous lieux et la question presse : est-ce que ce qu'on désigne comme la « crise climatique », si c'en est donc une, a été fondamentalement analysée et désignée comme telle dans son caractère ?

Le fait est que les modèles de réaction politique d'aujourd'hui ne sont pas seulement la faute du dictat d'une soi-disant croissance, qui aggrave et exacerbe tout. Fondamentalement, pour ce qu'il s'agit de prendre à bras le corps la connaissance que nous formons, nous les êtres humains une communauté de vie et de destin et pas seulement nous, mais aussi ensemble avec les animaux et les plantes, sur cette Terre, tout cela constitue un organisme qui traverse les uns avec les autres un processus de métamorphose et se trouve touché et très influençable.

Celui qui suit le regard actuellement porté sur la Terre n'est pas en situation d'en pouvoir reconnaître une « terre-Mère ». [Personnellement, j'inclinerais quand même à reconnaître les bio-dynamistes comme ceux qui en sont parfaitement déjà capables, car eux savent pertinemment ce qu'ils doivent à la Terre-Mère. *ndt*]

Le dictat qui domine l'économie et la politique, de rendre effectif ce qui est devenu, voire même d'élever l'expression de « développement durable » en commandement de l'heure, cela nous rend aveugles et sourds pour ce qui est affirmé ici, à savoir, que nous devons absolument développer une compréhension que la Terre est un ÊTRE VIVANT ! Or c'est à partir d'une telle compréhension du vivant — et pas à partir d'un modèle de civilisation technico-économique — que nous serions principalement et seulement en situation d'inférer un ensemble de lois qui lui sont conformes, qui pourraient ouvrir des perspectives inhabituelles, certes !, mais en étant pourtant capables de le sauver, parce qu'elles nous viendraient en aide pour développer une relation nouvelle avec la nature et tout particulièrement pour nous-mêmes, pour nous y découvrir nous-mêmes comme un organisme vivant.

⁹ Neider Andreas : *Belastet unsere Existenz die Erde ? [Notre existence grève-t-elle la Terre ?]* Dans le *Goetheanum* 43/2019. [Non traduit à ma connaissance, *ndt*]

La question du climat peut aussi être comprise comme un défi de reconfiguration de notre civilisation. On peut donc aussi la voir comme une chance, comme l'a formulé le Conseil allemand de la Culture, « ... *d'y voir le changement climatique comme un appel au changement culturel* »¹⁰.

2. Superficies : le « paquet-climat » et la contrainte de croissance

Albert Einstein a formulé le principe que « l'on ne peut pas résoudre un problème avec le penser qui l'a fait surgir ». Mais alors, que doivent faire les « décideurs » dans notre société dont le cordon ombilical avec la vie a été tranché ?

Il ne leur reste plus qu'à tourner les vis de réglage d'une politique du climat « écologisée », au moyen d'un contrôle technique ainsi que par une imposition fiscale sur les rejets de CO₂. Il s'agit toujours, comment pût-il en être autrement d'ailleurs, d'amélioration d'une conformité aux marchés économiques, partant le plus souvent d'instruments et de techniques fiscaux. Est-ce que l'avertissement d'Albert Einstein n'est pas encore parvenu, ne serait-ce que comme *leitmotiv* d'une politique (initiée par l'état ?) d'une réforme industrielle et écologique : la tentative courante de l'état, d'en arriver plus loin ici par le contrôle technique, s'exprimant au travers de l'efficacité énergétique, l'économie d'énergie, méconnaît — et cela de manière fondamentale — que le paradigme de la croissance, en revanche, enlèvera toute compensation aux succès visés — comme il va être démontré.

L'art de gouverner en reste à ce qui apparaît « faisable » et tente de mettre sur les rails des actions conformes aux possibilités fournies par des systèmes de contrôle. Les manifestations de rue n'offrent rien, en dehors de la protestation, de transposable à partir d'un cabinet ministériel pour aller au devant de la dimension d'un défi global qui rend justice au climat qui se déploie rapidement en peurs, ni par surcroît encore avec des mains qui sont statutairement et juridiquement menottées par des mesures politiques [sollicitées par les pouvoirs financiers *ndt*].

Il s'agit par ces mesures comme celles qu'on va emprunter au « paquet-climat » du gouvernement fédéral, pour la protection du climat dans la circulation routière, l'agriculture, l'économie d'énergie, dans le bâtiment et l'habitation, pour le prix du CO₂ — ici c'est totalement concret. On ne peut véritablement rien attendre de plus (probablement) sous les conditions statutaires et légales régissant actuellement une « *Großen Koalition* ».

Quant à savoir ici si une épée fut forgée qui révélera seulement dans l'avenir sa force réduisant le CO₂, cela doit pourtant être très douteux : nulle part n'est mentionné ni même pris en compte ce qu'il en est cependant pour l'état de la science du climat, que jusqu'ici sur la base de la contrainte inhérente à la croissance, tous les « gains du pays », y compris les économies en CO₂, sont dévorés de nouveau, justement dans le sillage de l'énergie consommée en premier lieu à partir des énergies fossiles.

Ce « *rebound effekt* [en anglais dans le texte pour « effet ricochet », *ndt*] c'est un retour fâcheux de manivelle, mais inhérent au système, qui réduira à néant tout succès de réduction dépitée et comptabilisée d'avance.¹¹

Toujours est-il qu'il existe un « paquet climat », structurellement insuffisant, « *parce qu'il est relié à un système économique et sociétal dont la liberté et la qualité de vie sont couplées à la consommation des ressources* ». ¹²

Ce « paquet-climat » est l'enfant d'une réception étriquée du problème, une discussion de climat canalisée, [ou bien si vous préférez : une « discussion canalisée du climat », ce qui ici revient strictement au même, *ndt*] une manière de voir hermétiquement close. L'être humain y émerge à l'extrême par son « empreinte écologique », et donc comme producteur de gaz nocifs pour le climat, mais pas comme le porteur d'une idée d'évolution qui suit une conformité aux lois qui n'est pas de nature technologique mais vivante.

Or, j'ose affirmer que dans l'angle visuel, qui considère l'être humain comme une composante du devenir, du vivant et avec cela de sa symbiose pour la « Terre-Mère », sommeille encore un potentiel non-découvert.

Il doit être admis que les scientifiques du climat, dussent prendre part à la petite table des enfants, celle située à côté de la porte d'entrée du cabinet ministériel, par exemple celle du *Wuppertal Institut* ou du *Potsdamer Instituts für Klimafolgenforschung* [Institut de recherche sur les conséquences pour le climat de Postdam], pour voir comment fut « mijotée » dans l'arrière-cuisine, l'équité climatique en terme de tâche politique. Dans la contrainte institutionnelle de la *Große Koalition*, un «paquet-Climat naquit donc qui dut avant tout rendre justice aux exigences d'un compromis politique. Il est assurément juste que ce qui n'étaient jusque-là que des déclarations d'intentions s'est transformé alors en lois.

Lors d'une telle manière de procéder, le regard a perdu de vue l'essentiel — la nécessité de découpler la croissance de la consommation d'énergie — de sorte que plus aucune autre compréhension de croissance n'a été examinée, donnant l'opportunité d'aborder la question de savoir si ce peut être la tâche des *Koalitions*, d'aller ici de l'avant.

¹⁰ Cité d'après *Polik und Kultur*, 10/2019.

¹¹ Linz Manfred : *Weder Mangel noch Übermaß. Über Suffizienz und Suffizienzforschung* [Ni manque ni surplus. Sur la suffisance et la recherche de suffisance] Wuppertal Papers, 145/2004

¹² Selon le *Süddeutsche Zeitung* du 30.10.2019.

« Politique courageuse, politiciens courageux », des *Koalisés* courageux, lesquels sont en « en vol libre » justement parce qu'il n'y a pas de dialogue sociétal, pourraient indiquer comment le « dilemme de la croissance du capitalisme »¹³ peut être surmonté ; mais ils ne sont guère reconnaissables, ceux donc qui, au sens de Einstein, pourraient parler de manière neuve et autrement sur la croissance et ce qui devient —, ils n'étaient donc pas encore majoritairement aptes et cela depuis bien longtemps.

« Une contrainte de croissance est structurellement inhérente au capitalisme. Un capitalisme d'état est logiquement inconsistant », selon André Bleicher¹⁴, pour ensuite poser la question : « Pourquoi l'économie ne se comporte-t-elle pas à l'instar d'un ménage, mais comme une bicyclette qui, si l'on arrête de pédaler, chute ? ».

La stabilité des sociétés capitalistes repose sur la contrainte d'un engendrement constante de croissance. Si la croissance cesse, survient la réduction à rien. La croissance c'est le moyen le plus important pour amortir et partiellement surmonter les crises économiques, mais cela réussit seulement au moyen d'une incorporation constante (d'une destruction) d'un autrui non-capitaliste (le climat), qui force cependant comme moyen de surmontement à des crises économiques incessantes qui doivent être payées au prix de destructions écologiques. »¹⁵

Sur la base de cette contrainte immanente au système, il n'y a aucune « subsistance », aucun « développement » vivant qui ait peu de chose en commun avec la compréhension qui tombe sous les yeux d'un « développement » comme une augmentation constante et indispensable du produit national brut. Ce dernier, un couronnement dans la figure du penser du devenu qui, s'il ne promet qu'une croissance, engendre de manière permanente une perte d'orientation et l'arbitraire. Un dogme qui doit être surmonté si le politiquement capable doit être recherché et donc des issues, voies, canaux et relations qui soient configurables particulières pour la « Terre-Mère ».

3. Comprendre un développement comme une métamorphose

L'idée d'évolution est un idée moderne. Dans la sensibilité des êtres humains des sociétés plus anciennes, l'idée de progrès n'était pas un thème. Ils vivaient en harmonie avec la tradition et puisaient du sens à partir des cultes et des mythes. Dans le temps présent les mythes de la Création se sont effacés. La nature devint un objet réel. Or une chose morte n'a rien de maternel en elle.

Quand bien même ce choix fut le prix d'un progrès évolutif — pour l'éveil de la conscience de soi —, le reste de l'évolution réclame pourtant comme le révèle encore plus nettement la catastrophe climatique ainsi que les problèmes environnementaux s'aggravant qui l'accompagnent jusqu'alors, qu'à partir de cette autonomie conquise du soi, il nous faut retrouver une relation à la nature qui surmonte d'une manière nouvelle l'opposition entre je et monde. Cela appartient à la signature du présent.

Car « notre » compréhension de la civilisation, imprégnée de l'instrumental-technique met en danger la civilisation en tant que telle et entre temps dans son existence même. C'est ce que ressentent les jeunes à l'instar d'une prédation de leur futur.

Les Égyptiens possédaient encore le « Livre d'or et le Livre noir (de Amon-Rê) »¹⁶. Cette époque prit fin et « les êtres humains en arrivèrent totalement sur la Terre » — et ils ne cessèrent jamais ensuite de poser, au travers des siècles, la question du lien, de l'alliance au divin, au vivant.

Actuellement le sentiment saisit autour de lui que le salut n'est plus à rechercher dans une autre intensification du tempo du système de développement, mais plutôt dans sa décélération. En cela c'est seulement dans ces trois derniers siècles qu'on en est arrivé à cette énorme accélération. Pourtant malgré le désir d'un retour, ou selon le cas d'une annulation de l'accélération, il n'existe aucune perspective sociale solidaire ensemble pour définir le progrès comme un développement jusqu'à retrouver l'alliance avec le vivant, avec la « Mère-Terre » comme origine de tout le vivant.

La science moderne n'est pas dans la situation de dériver elle-même les conformités aux lois du vivant à partir de la vie. Les « mondes » numérisés déterminants et les simulations n'offrent aucunes amorces de solution systématiques ou de chemin qui y mène. Goethe et la « science naturelle goethéenne » qui développa le sens pour ce qui devient, pourrait par contre être un point de référence.

Toutes les mythologies font allusion à un mystère qui est nécessairement relié à la création : ce qui est esprit devient terrestre dans la créature humaine, il est parmi nous, toujours auprès de nous, c'est une partie de nous. C'est l'alliance non-recouvrable entre toutes les « parties » en nous, mais aussi entre la multiplicité de la nature ; c'est le « réseau de la

¹³ Bleicher André, « *Kein Ort ! Nirgends !* » *Le capitalisme dans le dilemme de la croissance ? Sozialimpulse* 1/2018. [Traduit en français : André Bleicher : *Aucun lieu ! Nulle part ? — Le capitalisme dans un dilemme de croissance* (SIAB118.DOC) et disponible sans plus auprès du traducteur, ndt]

¹⁴ *Ebenda*.

¹⁵ À l'endroit cité précédemment.

¹⁶ Le livre de Amon-Rê consiste en deux parties : du Livre d'or de la vie » et « de Celui de la mort ». Les deux livres renferment des formules de conjuration qui d'une façon ou d'une autre déclenchent une puissance énorme.

vie » qui nous relie, d'une part, à la Terre, avec la « Mère-Terre » comme notre sous-sol et d'autre part, avec le Cosmos. « L'esprit n'est jamais sans matière. La matière jamais sans esprit » (Rudolf Steiner).

Aujourd'hui, nous commençons à nous éveiller. La destruction que l'on saisit autour de soi — de la Terre, du climat, et aussi du climat social entre les êtres humains, notre relation perturbée [voire criminelle, *ndt*] avec les animaux, avec les plantes — peuvent être vues comme une conséquence directe, comme miroir de la mauvaise compréhension du vivant. Toutes les extrapolations montrent que « progrès » et « croissance » de la sorte de ceux jusqu'à présent, mènent à l'abîme, mais aussi l'attachement et l'effectuation de l'ancien, de ce qui est entré par l'expérience. Nous nous trouvons devant un seuil, nous avons besoin d'une autre forme de développement qui dans le même temps nourrisse la vie.

Einstein exigeait un changement de perspective. Eu égard à l'élément « en travers » qui fait s'élever le défi climatique, lequel ne se laisse pas combattre au moyen des modèles formalisés [Avis aux *patternistes* en tout genre ! *ndt*] et pas non plus par des phénomènes superficiels, eu égard donc à un tel tête-à-queue, une autre perspective radicale est plus que nécessaire. L'idée d'évolution ne doit pas se limiter au devenir-durable du devenu, elle doit s'orienter au devenant — seulement, mais que pourrait vouloir dire cela concrètement ?

Une « écologie plate », comme on tente aujourd'hui de la transposer, n'aide plus en rien pour avancer. Comment en vient-on aux profondeurs, comment parvient-on au devenant — si nonobstant toutes les structures et signatures civilisatrices en restent arrangées sur le devenu.

Pour survivre nous devons repenser radicalement de neuf la relation être humain, nature et Terre. Il vaut de reconnaître les aspects destructeurs, dévastateurs, de la soi-disant montée d'abord de la société industrielle et ensuite de la société informationnelle, pour pouvoir quasiment renverser la marche du « moteur en fonctionnement » afin de ne plus accélérer toujours plus la perte du vivant en nous précipitant vers la mort.

Pour l'amour de notre futur nous devons nous rattacher de nouveau à une discussion qui fleurissait voici quelques 200 ans. Chaque vendredi on peut lire dans les manifestations des *Fridays for future* les revendications de la jeunesse qu'elle nous adresse sur leurs boucliers de carton : Ils veulent aller vers le vivant, aller vers la Terre-Mère, exigent un tournant radical, pour y gagner et conquérir un futur vivant.

4. « Vie de la Terre »

Mille huit-cent dix-huit est « une année du destin pour la science naturelle goethéaniste », comme le souligne Eckehart Meffert¹⁷, car cette année-là, Carl Gustav Carus, âgé de 29 ans, rencontra Goethe (69 ans) et de plus, après avoir rencontré en 1817 un tiers, Alexander von Humboldt, le fondateur de la géographie scientifique :

Johann Wolfgang von Goethe passe pour le père d'une considération de la nature qui reconnaît le phénomène archétype (*Urphänomen*), par l'entremise d'une « force du jugement intuitif ». — *Alexander von Humboldt* est vu comme un chef de file de la science naturelle exacte [précise et matérielle, du moins l'a-t-il aussi « lancée » comme telle, il porte à ce titre aussi une responsabilité. *ndt*] qui reste cependant associée à des éléments artistiques-esthétiques. — *Carl Gustav Carus*, avec ces *Douze lettres sur la vie de la Terre* a profilé et mis en exergue l'idée d'organisme, en faisant ressortir expressément aussi le devenir comme la loi du vivant.

Tous trois avaient fortement à cœur de soumettre l'être humain, la nature, la Terre et le Cosmos à une vue intuitive d'ensemble. Le grand ouvrage de Carus : *Nature et idée, ou bien : Le devenant et sa Loi*, 1861, pose des échelles d'évaluation qui ont incité et aussi motivé le re-découvreur actuel de Carus, Ekkehard Meffert, à en retracer sa vie et sa vision intuitive. Il est certain que Carus eut l'intuition que ce fut une perte capitale pour la destinée du monde de ne voir dans la Terre qu'un « gros tas de cailloux » qui, une fois réduite à cela, court effectivement le danger, non seulement de nous tomber sur la tête, mais encore surtout de nous enfouir sous elle...

Eu égard au changement climatique, la renaissance est annoncée d'une compréhension de la Terre-Mère avancée par la science naturelle. Les sources de se penser global doivent être déblayées et remises en état afin de les rendre de nouveau radicalement accessibles — ce qui ne pourra s'ensuivre ici qu'en étant esquissé seulement à grands traits.

Ekkehard Meffert souligne ici [et c'est un point sur lequel il ne faut pas que les sciences naturelles matérialistes conventionnelles achoppent, *ndt*] c'est que *Les douze lettres sur la vie de la Terre* peuvent seulement être comprises une fois placées devant l'arrière-plan d'une image de l'être humain bien déterminée — ce par quoi une faculté se voit alors indiquée de pouvoir penser la Terre et l'être humain dans leur interaction réciproque.

¹⁷ Meffert Ekkehard : *Carl Gustav Carus. Sein Leben — seine Anschauung von der Erde* [Sa vie — sa vision immédiate intuitive de la Terre]. Stuttgart 1986.

[Voir aussi : Ekkehard Meffert (éditeur) : *Carl Gustav Carus : Zwölf Briefe über das Leben der Erde* [Douze lettres sur la vie de la Terre] Édition *Freies Geistesleben*, Stuttgart 1986 (ISBN 3-7725-0880-4), *ndt*]

Il est extrêmement caractéristique pour « notre » époque unilatéralement marquée par les sciences de la nature conventionnelles que l'image de l'être humain, que ces sciences-mêmes véhiculent, ne soit jamais remise en cause après toutes les répercussions sur l'être humain qu'ont provoquées leurs découvertes et surtout leurs interprétations.

Descartes, Darwin et Haeckel, défendirent et répandirent une image de l'être humain mécaniste et matérialiste qui entrava le dégagement d'un concept d'évolution vivant englobant tous les résultats de leurs investigations de science naturelle. C'est à peine si l'on fut dès lors en situation d'éveiller une compréhension pour le vivant pour la « Terre-Mère ».

Tout autrement chez F.W.J. Schelling — un représentant d'une image de l'être humain et de la terre relevant de la science spirituelle : dans ses *Idées au sujet d'une philosophie de la nature* (1791) il montra que l'esprit de l'être humain est aussi celui de la nature. C'est pourquoi il est aussi possible de penser ensemble l'être humain et la nature avec la Terre, comme un « organisme de nature propre ». Or c'est à cette amorce que se sentait profondément obligé Carus dans de nombreux aspects de son image de l'être humain et du monde — comme le décrit Meffert dans son ouvrage.¹⁸

Alors qu'un matérialisme positif activait une accumulation de faits matériels, sans idées, qui domina à partir de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, la montée irrépessible de la science naturelle — également dans son aliénation de la vie — on enfouit dès lors ce qui était encore reconnaissable pour C.G. Carus : la Terre et l'être humain se tenant immédiatement en relation dans le divino-spirituel.

C'est à cette association étroite que se rattacha une compréhension du Christianisme [en fait seulement son courant johannique et ésotérique d'ailleurs celui-ci beaucoup plus christique que chrétien, *ndt*] qui soulignait la dimension cosmique [celle du *Logos*, voir le Prologue de l'Évangile de Jean *ndt*], telle que nous la rencontrons chez Rudolf Steiner et aussi dans quelques aspects chez Novalis et Teilhard de Chardin [pour qui, Christ est l'alpha et l'oméga du monde, *ndt*].

Si aujourd'hui, devant cet arrière-plan tout juste esquissé, on interroge la Terre intégralement comme un organisme vivant¹⁹, il est **forcément indispensable** [souligné en gras par le traducteur] d'abandonner la conception mécaniste-matérialiste. Car on ne voit aujourd'hui dans la Terre de multiple manière qu'une accumulation fortuite de matière morte sur laquelle — par hasard, [et même par panspermie cosmique, « aux toutes dernières nouvelles » (voir typiquement les programmes des chaînes Arte et la 5 de cette semaines), *ndt*] — la vie s'est développée dans une biosphère extrêmement étriquée. Pendant que solitairement et sans but, la Terre roule en conséquence sur son orbite dans un espace universel infini et vide.

« Peut-on porter de profonds sentiment de responsabilité, de respect, voir d'amour, à la rencontre d'un tel « tas de cailloux » ? » demande Klaus Rohrbach²⁰, pour compléter : « cette représentation profondément enfouie [sous le tas de cailloux..., *ndt*] mène à une action correspondante de l'être humain. Son économie est exclusivement orientée sur le profit, à partir de l'agriculture on fait de la production agraire, du trésor des sols [et des forêts, *ndt*], des matières premières [et des pellets pour se chauffer « écologiquement», venez donc voir l'état de la forêt de Saint-Amand-Les-eaux-Hasnon-Raimes ! *ndt*], des ressources que l'on peut exploiter. La nature devient une valeur de temps libre pour marcher, [*courir « jogger et scouter » ! ndt*].

La plupart des théories sur l'évolution de la Terre argumentent de manière matérialiste, elles recherchent une réponse conforme aux lois physico-chimiques de la matière.²¹ On parle de « *bing bang* ». Et pourtant il y a aussi des perspectives orientées de manière vivante sur la Terre : selon lesquelles la Terre « danse », qu'elle « respire », qu'elle « pulse » — toutes des signatures de la vie.

Un astronaute a rapporté : « *Pendant le retour, je considérais avec étonnement... Les étoiles et la planète dont j'étais venu. C'est alors que je ressentis tout à coup l'intelligence, l'amour et l'harmonie dans l'univers... Nous parvînmes sur la Lune en techniciens, nous rentrâmes comme des hommes conscients.* » (Edgar Mitchell/USA).

Sous de multiples points de vues, l'ensemble de la Terre est en mouvement : il y a la rotation (elle tourne sur elle-même), la révolution (mouvement autour du Soleil en un an), la précession (régression du point vernal au long du zodiaques en 25 000 ans) et la nutation (oscillation de l'axe de rotation de la Terre en 18, 7 ans) — il est évident que la Terre danse.

Et les conséquences : l'axe de rotation en biais de quelques 23,45 degré permet une puissante impulsion des règnes animal et végétal — car ce simple fait conditionne les rythmes des diverses saisons. L'atmosphère terrestre se gonfle et se dégonfle. La double pression d'air sinusoïdale se laisse particulièrement observer dans la tropiques — la Terre respire.

¹⁸ *Ebenda*.

¹⁹ Voir Rohrbach, à l'endroit cité précédemment, (note 4).

²⁰ *Ebenda*.

²¹ À l'endroit cité précédemment.

Et même la croûte terrestre obéit à la montée et à la descente des marées — jusqu'à 22 cm entre la pleine Lune et la nouvelle Lune — la Terre pulse.²²

Quoi qu'il en soit, la Terre est reconnue par quelques scientifiques comme un « organisme différencié » [...], jusque-là, elle est à comparer à « une être en vie »²³ : cette représentation va enfin à la rencontre celle défendue par Rudolf Steiner déjà depuis longtemps et qui se rattachait à de très anciens maîtres.²⁴

Quand bien même aujourd'hui la compréhension au sujet de ce qu'est véritablement la vie, va bien au-delà de la conception de Carus à son époque, pourtant elle s'accorde néanmoins largement à ce qu'il décrit dans sa « Première Lettre » : « Celui qui observe lui-même la vie de la nature, découvre foncièrement une même identité du devenir et de l'action dans la vie des corps célestes, comme dans la vie des êtres terrestres isolés qui nous sont plus proches, il reconnaît dans le globe circulant sans cesse de la planète, avec son inspiration et son expiration, avec la circulation particulière de ses eaux, pour l'essentiel rien d'autre que la circulation des sèves et des humeurs des créatures supérieures ».²⁵

Aujourd'hui, plus sobrement, Rohrbach énumère les critères de la vie de la Terre — par exemple, croissance, reproduction, respiration, processus rythmiques, métabolisme — tous en relation avec la Terre comme un organisme vivant²⁶ — ce qui fonde la raison pour laquelle on parle de plus en plus d'une bio-planète²⁷.

C'est pour cela que lorsque James Lovelock, dans son *Hypothèse –Gaïa* ne se contente pas de décrire la Terre comme un être de vie, mais il exige aussi de manière conséquente un « art de guérir la Terre ».

La représentation d'une médecine planétaire, d'une médecine pour la planète entière, ne présuppose pas seulement un corps terrestre qui est vivant d'une certaine manière et qui peut être sain ou malade. La thérapie qui intervient ici, emprunte sa médecine au domaine où le penser est aussi chez lui à savoir aux arrières-plans spirituels de tous les processus matériels. Cela de nouveau s'adapte à la présomption de Lovelock : « Dans l'art de guérir la Terre il peut aussi se produire ainsi que notre comportement collectif vis-à-vis de la Terre influence aussi sa santé à Elle. Il me semble que la Terre elle-même dans sa totalité est un lieu d'adoration et tout ce qui est vivant sa paroisse. »

Bilan : La Terre montre dans sa globalité des caractéristiques que l'on coordonne communément à un organisme vivant. Rudolf Steiner eut à cœur, dès le début de son oeuvre, de comprendre la géographie toujours en relation avec l'être humain et avec l'action de celui-ci et donc de voir la Terre et l'être humain sous le point de vue d'une évolution commune.

Le slogan de nombreux activistes de l'environnement : « La Terre n'a pas besoin de nous, mais nous, nous avons besoin d'elle », devrait être re-médité sur la base de cette réciprocité de la Terre vivante et de l'être humain.

5. Le devenir comme échelle de mesure

5.1. La prochaine poussée de technologie

Comme si cela allait de soi, le présent immédiat à venir continuera d'être écrit devant l'arrière-plan technologique familier, le devenu sera consolidé par une autre technologisation :

De nouvelles technologies sont sur le point de percer et l'on parle de l'industrie **4.0**, de **5G**, d'*Internet* des objets, de *big data*, de *cloud computing*, *smart services*, robotique et *sensorik*, d'impression-3D, de *blockchain*, mais aussi d'électromobilité, de surveillance générale des automobiles, d'assistants linguistiques, de circulation gouvernée par l'ia, de l'ia dans les domaines de la santé, d'agriculture numérique, « d'ingénierie de la nature », de *genom editing* en sélection végétale, de « bien-être » animal **4.0**, de *digital farming* et ainsi de suite.

C'est, et cela deviendra, le quotidien nouveau : le devenu reçoit un nouveau couronnement. Or cela n'a rien à faire avec le devenant, avec l'amarrage au vivant. C'est un « dictat des ingénieurs et des programmeurs » qui domine. Là contre cela le mouvement *Fridays for Future* proteste dans les rues car c'est exactement cette tendance que les jeunes activistes refusent car elle les menace, ainsi qu'à nous, de leur dérober l'avenir.

²² Sievers, Raymond : *Die Dynamik der Erde [La dynamique de la Terre]* *Spektrum der Wissenschaft*, Heidelberg 1987, 18.

²³ Ainsi selon Lovelock, James dans son ouvrage renommé : *Le principe-Gaïa. La biographie de notre planète*, Munich 1991.

²⁴ Cité d'après Meffert, Ekkehard, note 16.

²⁵ Voir Rohrbach, à l'endroit cité précédemment.

²⁶ *La Bioplanète* : dans *Naturwissenschaftliche Rundschau* n° 137, 1986.

²⁷ Voir Steiner, Rudolf : *Qu'est-ce que la géologie a à dire sur la naissance du monde ?* dans : *Réponses de la science spirituelle sur les grandes questions de l'existence*, pp.335 et suiv., Dornach 1983.

Dans ce travail obstiné sur les innovations techniques unilatérales, l'agrandissement du fossé qui s'approfondit entre la nature et l'être humain n'est ni vu, ni pris en compte du tout. L'être humain ne devient dans ces *scenarii* techniques, à l'extrême rigueur, qu'un « presseur de bouton », il est utilisé comme serviteur.

Un surmontement de la contrainte inhérente à la croissance qui est couplée à l'utilisation croissante des énergies n'est systématiquement pas atteignable — quand bien même le mixte d'énergie verte devient de plus en plus important — car l'effet *rebound* [*ricochet, ndt*] que l'on ne peut pas empêcher ne le permettra jamais.

Les gros émetteurs de CO₂, comme la Chine, la Russie, les USA, le Brésil, la Turquie, croient pouvoir (encore) s'illusionner à faire le mort en attendant pour éviter un tournant énergétique, mais dans l'espace de quelques années, ils cèderont sous la « pression » croissante des mouvements verts.

Le désir de s'orienter concrètement vers une conformité aux lois du vivant continuera de croître à partir de ce lien vivant qui résultera entre la Terre-Mère et l'être humain.

Cette nouvelle orientation du regard, qui en vérité est quelque chose de primordial et d'originel, est requise pour montrer, pour prouver, qu'il y a un potentiel vivant, qui ne jaillit pas des sciences de la nature, mais au contraire d'un paradigme de la science spirituelle — et qui est par conséquent, « en soi », guérissant dans la manière de s'y prendre avec le climat de la Terre ce qu'on va tenter d'esquisser ici à l'exemple de l'eurythmie.

5.2. Eurythmie curative — une « technologie divine »

« C'est résolument une erreur de croire, que l'on puisse saisir l'ensemble de la nature au moyen de jugements mathématiques. La nature n'est justement pas simplement un quantum ; elle est aussi une qualité, or la mathématique n'a à faire qu'au premier. Le traitement mathématique et ce qui émane de purement qualitatif doivent se seconder ; ils en viendront ainsi à se rencontrer à la chose même, dont chacun d'eux n'appréhende qu'un aspect. » selon Rudolf Steiner.²⁸

Peter Heusser²⁹, formule cela de la manière suivante : « L'anthroposophie se comprend comme une science de l'esprit empirique, qui voudrait rendre féconde la connaissance sur les domaines spirituelles de la réalité avec la même certitude cognitive que les sciences naturelles la réalisent sur les domaines matériels avec un succès énorme depuis déjà des siècles. »

Ce par quoi se laisse dériver le défi du temps présent dans sa quintessence : cela vaut d'en arriver par le penser et la connaissance sur les traces de l'existence de forces et de processus immatériels, cela vaut de vérifier de manière empirique des activités saisissables d'arrière-plans spirituels qui sont démontrables, cela vaut, comme on dit en science conventionnelle, de pouvoir prouver par l'évidence qu'il y a des forces spirituelles derrière les phénomènes physiques des surfaces. Giordano Bruno parlerait ici certainement de « technologies divines » qui — dans leur interaction engendrent des effets surprenants qui à présent de manière classique doivent être scientifiquement « évidents » — ce qui nécessite de même d'autres recherches par les méthodes d'investigation des sciences reconnues pour pouvoir être appréhendé.

Un cas d'exemple : l'eurythmie curative

L'eurythmie curative ressemble à une clef d'activité configurante multiple, avec laquelle un espace de mouvement — autrement clos sur lui-même — peut être ouvert et exploré qui procure à l'être humain la chance d'éveiller, d'encourager, d'activer en lui des facultés qui sommeillent. Qu'il les pratique seul ou en groupe, ces facultés l'entraînent à le rendre plus capable, à l'instar d'un décathlonien, d'être plus éveillé, plus actif, plus vivant, plus empathique, plus curieux, plus apte à structurer son quotidien, sa vie, sa vie en communauté, sa façon de fréquenter la nature, principalement pour ce qui concerne le vivant — partant justement en transformant son comportement aussi vis-à-vis de la Terre-Mère.

Un sens du mouvement métamorphosé par l'eurythmie facilite par exemple la mise en comparaison, un sens de l'équilibre amélioré facilite la capacité d'appréhender les choses de la géométrie dans l'espace devenu vivant. Cela va jusqu'au développement d'un sens plus affiné pour percevoir la nature, d'un penser capable de s'identifier avec elle, d'une perception empathique des processus à l'intérieur des saisons qui gouvernent les grandes métamorphoses chez les plantes et les animaux et autres.³⁰

²⁸ Steiner Rudolf : *Les écrits scientifiques de Goethe* Stuttgart, 1962, p.172.

²⁹ Heusser, Peter : *Le noyau scientifique de l'anthroposophie* dans *Das Goetheanum*, édition 5, 4 janvier 2019, pp.7 et suiv.,

³⁰ Voir par exemple : Friedwart Husemann : *Médecine anthroposophique*, Chapitre 11 : *Eurythmie hygiénique*, Dornach 2011, pp.185 et suiv.

[Pour l'aspect des transformations bio-alchymiques gigantesques de la nature immédiate qui se produisent au cours des saisons de l'année, voir aussi le travail surprenant de Armin Scheffler : *Les processus chimiques dans les 4*

Le mystère de l'eurythmie curative repose dans le savoir d'un autre mystère que chaque phonème, chaque voyelle et chaque consonne, a un point d'accrochage physiologique déterminé et une action différenciée sur l'organisme humain. Ici s'associe un regard profond dans l'entité humaine et ses processus avec le savoir faire artistique et l'appréhension de la vertu créatrice du Verbe omniprésent, toujours vigoureusement agissant dans le phonème.

6. Bilan d'ensemble

Ce qui a été esquissé ici à l'exemple de l'eurythmie curative se laisse aussi caractériser de la même façon chez *Homo Ludens*, l'homme qui joue [au sens de Schiller, pas celui qui va au casino ou à *Wall street*... ! *Ndt*] sur le thème du développement des saisons et du *Colchicum*, de la perte du temps d'automne³¹, comme aussi pour les préparations bio-dynamiques. Ces technologies, « qui ne sont pas techniques » se caractérisent toujours du fait qu'elles empruntent et sucent leur savoir sur la Terre aux mamelles de la science spirituelle [celles innombrables de Déméter ! *ndt*] et à ses propres conformités aux lois du vivant et transforment en « instruments » qui sont à leur tour redonnés à la Mère-Terre dans la mise en œuvre ou en pratique. C'est ce qui crée le futur [voir cet aspect dans la conception de Christoph Hueck, *ndt*].

La mort rigidifiante [la mise au tombeau, *ndt*] dans laquelle notre Terre se voit transposée par la nouvelle poussée technologique ne sera pas surmontée « du jour au lendemain ». Car cette poussée est trop puissante, trop étriquée, et aussi parce que par trop socialisée, s'avère encore installée la « prévention », le « préjugé » de parvenir à résoudre tous les problèmes par des solutions techniques.

Mais cela bouge dans la cause. Entre temps, il y a des manifestations universitaires proposées par exemple : « Quelles responsabilités portent les sciences économiques en vue d'une transformation socio-écologique ? — « Comment pouvons-nous transformer les enseignements universitaires pour les rendre capables de répondre aux défis sociaux à venir dans les questions centrales de notre époque ? »

Last but not least [Enfin et ce n'est pas le moindre, en anglais dans le texte, *ndt*], il existe depuis 100 ans un mouvement qui représente aussi un « instrument » pour guérir la Terre : le mouvement pédagogique Waldorf qui se répand de plus en plus dans le monde entier. Il se voit, comme l'écrit Nana Göbel³², impliqué dans une responsabilité (globale) et connaît les exigences pédagogiques énormes : il vaut de communiquer au travers de la pédagogie Waldorf, ce qui peut être transformé en un germe d'avenir allant de soi : celui d'être au service de la « Terre-Mère » dans la conscience du lien vivant avec la nature pour servir aussi la « sauvegarde du climat ».

Sozialimpulse 4/2019.

(Traduction Daniel Kmieciak)

imaginationes cosmiques de Rudolf Steiner, édité en français par le Mouvement de Culture Bio-Dynamique – Paris
Dépôt légal 2^{ème} semestre 1998 ISSN 1272-1263, *ndt*]

³¹ *Ebenda*, pp.13 et suiv.

[Cette particularité explique les préparats méconnus de Hugo Erbe [voire même plutôt refoulés par la bio-dynamie conventionnelle — *eh oui, il y en a une aussi désormais !*] qui le premier et de manière parfaitement naturelle, artistique (il fut ténor !) et spontanée les a consciemment mis en œuvre dans sa ferme et son jardin (voir *Les préparats bio-dynamiques de Hugo Erbe*, (traduction privée du traducteur sur demande). *Ndt*].

³² Voir Göbble, Nana, dans : *Rundbrief Waldorf Weltweit*, automne 2019/Hiver 2020. [Non traduit en français à ma connaissance, *ndt*]